

# Entretien avec Michel Jusforgues autour de la dramaturgie

**Vous avez été, pour ce spectacle, le conseiller dramaturgique de Jean Bellorini, quel a été votre rôle dans le processus de création ?**

Dans un premier temps mon rôle a été de favoriser la rencontre entre le texte d'Italo Calvino *Les Villes invisibles* et les différents protagonistes du spectacle, soit en participant à des lectures avec Nicolas Musin, Jean Bellorini, Mélodie-Amy Wallet et les acteurs, soit en discutant avec les riders. J'ai cherché à créer un échange amoureux entre Italo Calvino et ceux qui seront sur scène. Dans un deuxième temps j'ai dirigé les comédiens, Liza Alegria Ndikita, Ulrich Verdoni et Damoh Ikheteah afin qu'ils soient prêts à travailler.

**Jean Bellorini et vous-même arpentez depuis longtemps *Les Villes invisibles* d'Italo Calvino. Pouvez-vous raconter l'histoire de ces lectures et relectures ?**

Je me suis effectivement souvent promené dans *Les Villes invisibles*, toujours avec le désir de faire converger différents langages. Pour un spectacle musical ponctué de chansons, nous sommes partis du texte pour arriver à la danse et au chant. Inversement, à l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard, nous sommes passés de pavillon en pavillon en nous servant du texte et d'un jeu de construction type Kapla. Chacun, acteur comme spectateur, modifiait l'espace au gré de ses propres évocations confrontées à celles des autres. Pour un événement radiophonique, nous nous sommes servis des sonorités de la ville pour ponctuer le texte. Pour un futur projet avec des lycéens de Saint Denis, nous allons chercher les « invisibles » de leur propre ville pour les fusionner aux villes invisibles de Calvino. À chacune de ces expériences j'ai redécouvert le livre, j'en ai sondé la profondeur tout en en ressentant la légèreté. La profonde légèreté d'Italo Calvino.

**Lors de la première séance de travail avec les riders du spectacle, vous leur avez raconté le texte de Calvino. Que leur avez-vous dit ?**

Avec les riders j'ai situé le cadre, l'argument, rappelé qui étaient Kubilaï et Marco Polo mais en soulignant qu'il n'y avait pas d'histoire, de fable et qu'ensemble nous aurions à créer un récit. Je savais que bientôt, lors d'une rencontre avec les acteurs, ils entendraient des extraits du texte. Cette présentation volontairement lacunaire nous réserve des espaces de création, des instants de stupéfaction, des possibles joyeux.

**Comment l'univers poétique des *Villes invisibles* d'Italo Calvino rejoint-il l'univers chorégraphique de Nicolas Musin, nourri des pratiques de *ride* urbain (rollers, skater, BMX, traceurs) ? Où va se faire la convergence ?**

Nicolas Musin, me semble-t-il, est friand de rencontres : il en provoque dans ce spectacle. L'arrivée du texte sera une île de plus dans son archipel. Italo Calvino aimait la ligne, le dessin : les riders redessinent la ville de nouvelles lignes. Nicolas Musin est un danseur et un chorégraphe, c'est un langage auquel les jeunes acteurs adhèrent avec facilité, c'est leur univers.

**Quels passages du livre de Calvino ont été choisis pour le spectacle ? Quelle dramaturgie ces choix dessinent-ils ?**

Après de nombreuses lectures, la singularité du spectacle nous obligeait à des coupes. Il fallait laisser de la place à tous les intervenants et même si chacun a un rôle bien défini, nous comptons sur des tissages et des métissages entre acteurs et riders. Le texte que Jean Bellorini a choisi en définitive est une colonne vertébrale plus qu'une sélection. Il a privilégié le dialogue entre Kubilaï et Marco. Kubilaï, l'empereur qui possède le monde, dit

avec stupéfaction : « Nous sommes deux misérables, deux vagabonds ». Cette itinérance n'est pas sans rappeler Vladimir et Estragon dans *En Attendant Godot* de Samuel Becket. Dans ce monde absurde, face à une probable catastrophe, la danse, le jeu, la continuité du mouvement nous laissent entrevoir une possible rédemption. Il y a un adverbe dans ce montage qui revient régulièrement, c'est « peut-être » : il est à la fois une ponctuation et un rythme. Amusons-nous et passons de l'adverbe au verbe : il peut être ou il peut ne pas être, point d'interrogation, point d'exclamation, points de suspensions, point à la ligne. Mesdames et messieurs les acteurs et riders, à vous de jouer.

### **Trois voix et trois acteurs et actrices pour dire le texte. Que raconte cette polyphonie ?**

Je vous parlais de tissage et de métissages possibles. Pour que cette volonté ne nuise pas au récit qui va se construire, Jean Bellorini a choisi de fixer le rôle de Marco et le rôle de Kubilaï : Damoh Ikheteah fera Marco et Liza Alegria Ndikita, Kubilaï. Il nous restait à définir le rôle d'Ulrich Verdoni : il sera le poète, le faiseur de métamorphoses ; nous pourrions l'appeler Italo Calvino mais aussi « l'homme aux semelles de vent » qui « tend des cordes de clochers en clochers » – ou plutôt au milieu de notre archipel, d'île en île.

### **Comment envisagez-vous la place du texte de Calvino dans le spectacle ? Comment va-t-il exister avec les parcours des riders (dans la scénographie, dans le rythme du spectacle...) ? Comment allez-vous diriger les acteurs ?**

Plus que les diriger, il va falloir les préparer, les préparer à ce que ces convergences deviennent des connivences.

Je crois que tout va se croiser, se tisser, se métamorphoser à l'instinct de façon animale, fauve. Il y aura des parcours et des arrêts, de immobilités de toupies ou de colibris, des instants funambules. Il y aura le temps de la ligne et l'instant du point, un urbanisme de la sensibilité. Il y a un langage commun entre les acteurs, les lumières, les riders, l'auteur, le chorégraphe, les spectatrices, les spectateurs, les techniciennes, les techniciens, les ouvreuses, les ouvreurs, les costumiers, les costumières, le musicien, les productrices, les producteurs... Et ce langage consiste à croire à l'invisible. Être au théâtre c'est croire à l'invisible. Les villes d'Italo Calvino pourront alors être présentes comme une évidence.

**Propos recueillis par Christophe Mollier-Sabet en septembre 2021.**